

Compte-rendu de la séance du séminaire « mondialisations, concepts, enjeux, échelles » (mercredi 27 mars 2013)

« You can't make that shit up... » : mondialisation et violence en Afrique du Sud

Myriam HOUSSAY-HOLZSCHUCH (Université de Grenoble, UMR PACTE, IUF) et
Pauline GUINARD (ENS, Labo Mosaïques, UMR LAVUE)

Compte-rendu de Flaminia Paddeu et Cynthia Ghorra-Gobin

Au cours de cette sixième séance du séminaire « mondialisations, concepts, enjeux, échelle », le travail de terrain nous conduit en Afrique du Sud et plus précisément à Johannesburg et Capetown. Il est vrai que dans le cadre du cycle « ville et mondialisation » de ce séminaire, nous avons établi à la suite de Michel Lussault et Jacques Lévy une convergence pour ne pas dire une équivalence entre mondial et urbain. En d'autres termes le local donnerait à voir le global sur un mode pertinent si l'on se dote d'une méthodologie permettant de dissocier ce qui fait la spécificité du local de ce que représentent les dynamiques globales liées à la métamorphose du capitalisme et au néolibéralisme et à l'intensification des échanges formels et informels. Quel en est l'impact dans le paysage urbain ? Comment ces transformations sont-elles perçues et réappropriées par les habitants ? Comment s'explique la violence urbaine alors qu'a priori on se situe dans un contexte de post-apartheid et de démocratie ? Y-a-t-il des convergences avec d'autres réalités urbaines ?

La mondialisation franchit les frontières de l'Afrique du Sud à partir du moment où elle choisit de mettre fin avec l'apartheid sous la pression des Nations unies ainsi que d'une mobilisation mondiale et interne pour le respect des droits de l'homme. Aussi Mondialisation rime dans un premier temps avec Démocratisation. Mais cette correspondance entre les deux est très équivoque dans la mesure où la mondialisation ne tarde pas à révéler et accentuer de profondes inégalités sociales et raciales. D'où le regain d'une violence qui est largement médiatisée à l'échelle mondiale. La mondialisation signifie par ailleurs l'émergence d'une classe moyenne qualifiée ici de « flottante » qui accède à la société de consommation. Ceci est visible dans le paysage urbain en raison de la construction de *malls* dans des quartiers qui jusqu'ici en étaient dépourvus.

Myriam Houssay commence par rappeler que le cas sud-africain a une qualité caricaturale « *in your face* », évoquée dans le titre. Celui-ci a été construit à partir d'une citation issue d'un salon du livre en Afrique du Sud, où a eu lieu une table ronde sur « Fiction et réalité en littérature dans la société sud-africaine contemporaine ». La question était « Quel type de narration choisir pour rendre compte de la réalité sud-africaine ? ». La réponse était qu'on ne peut pas inventer cette réalité tellement elle est extrême : « *you can't make that shit up...* ».

Quels sont les clichés sur l'Afrique du Sud, demande Pauline Guinard ? L'apartheid, la violence, le VIH, la coupe du monde 2010, la continuité des inégalités, les Indiens etc . Et les grandes figures ? Mandela, Tutu. Les productions et les lieux culturels ? Coetzee, *Invictus* et *District 9*, l'Université de Pretoria, de Johannesburg, de Capetown.

Pour M. Houssay, on voit que **ces clichés soulèvent tout de suite la question des héritages et du changement**. L'apartheid est un système de ségrégation raciale : on parle de « système » car ça touche tous les aspects de la vie, toutes les catégories raciales dans tous leurs droits (politiques, transports en commun, propriété foncière, emploi, étude, mariage, lieux de sociabilité, équipes de sport etc.). Cela dure de 1948 à 1994, date des premières élections démocratiques. Pour l'ONU, l'apartheid est considéré comme un crime contre l'humanité. **Aujourd'hui, comment réduire les**

inégalités et construire une nouvelle nation ? Pour les noirs pauvres, pour que la situation change, il faut une qualification, il faut que le chômage soit indemnisé, il faut changer le tissu économique... Pour les jeunes, il faut changer le système éducatif, refaire des programmes, changer les profs, construire des écoles. Pour cela il faut de l'argent, donc réformer le système fiscal etc. Pour réformer une société en entier, tous les pans doivent être pris en considération, car ils sont interdépendants.

M. Houssay et P. Guinard commencent par évoquer la **problématique de la puissance et de l'intégration dans la mondialisation**. L'Afrique du Sud, puissance économique et culturelle, appartient aux BRICS et constitue le **seul pays émergent africain**. Elle abrite une partie importante de la diaspora indienne. Elle tient à s'affirmer sur la scène mondiale, notamment à travers la tenue de la **Coupe du Monde 2010**. La figure de **Mandela** prend place dans le panthéon des grandes figures mondiales des droits de l'homme.

Elles continuent sur la **problématique de la violence**, cette dernière y étant **multiforme**. Il y a d'abord la **violence politique**, puisque l'apartheid était un régime blanc racial et raciste maintenu par la force, la torture et l'armée. Un tiers du budget était consacré à la police : c'est un coût élevé car 15% de la population blanche (qui représente 12% de la population) doit maîtriser 85% de la population. **La violence n'a pas pour autant reculé aujourd'hui : elle s'est diffusée, atomisée, et perdure d'individus à individus**. Les années 1990 représentent une phase de violence criminelle : alors qu'en France, le **taux d'homicide** est de 3 pour 100 000 ; de 7 aux USA ; de 47 en Colombie ; **il est de 141 en Afrique du Sud**. Il y a cette idée de **la singularité de l'ordre de grandeur en Afrique du Sud** : les chiffres des indicateurs y sont très souvent multipliés par 10, d'où l'intérêt que les chercheurs portent à ce pays. Par exemple, la violence y est 10 fois supérieure au reste du monde. **Aujourd'hui la violence a plutôt tendance à décroître sauf dans la violence familiale, privée, conjugale et sexuelle**.

On pense tout de suite au fait divers du **préssumé meurtre de la compagne d'Oscar Pistorius**, mais la plupart du temps pour les viols, le cas typique est celui du **viol de jeunes femmes noires** dans un contexte intra-familial. Selon P. Guinard, ce fait divers a bénéficié de plus de temps médiatique que n'importe quel événement. Le degré de violence y est toujours en surenchère : le frère de Pistorius et un policier chargé de l'enquête sont eux-mêmes soupçonnés de meurtres. Parler de ce fait divers, cela signifie aussi ne pas parler des autres événements politiques, des autres viols etc. **La violence est révélatrice de problèmes structurels mais elle occulte aussi d'autres phénomènes**. Pour M. Houssay, ce fait divers montre une tranche de vie des **élites sud-africaines** et du monde de médias, auquel elles sont connectées. Reeva Steenkamp a participé à une émission de télé-réalité. Le père Pistorius a déjà fait des déclarations racistes et le casier d'Oscar n'est pas vierge. **Or la « violence normale » n'est pas celui du cas Pistorius**. La violence normale c'est celle qu'a subi **Anine Booyen**, 17 ans, noire, orpheline, recueillie par une voisine, habitante d'un petit bourg agricole près du Cap marqué par l'alcoolisme et le chômage. L'Afrique du Sud connaît le **record de l'alcoolisme foetal** (4 fois plus que dans les réserves indiennes). C'est **lié à la 1ère mondialisation par le vin**, au milieu du 17ème siècle, autour du Cap : les bateaux y faisaient escale de la Hollande vers les Indes hollandaises pour se ravitailler en fruits et légumes frais et en vin car la ville bénéficiait d'une eau douce et d'un climat méditerranéen. Des esclaves importés de Madagascar, de Malaisie, de Mozambique, d'Angola et d'Indonésie étaient employés comme **ouvriers agricoles et payés en nature, c'est-à-dire en vin, pendant des générations** : d'où l'alcoolisme de masse aujourd'hui. Anine Booyen a été violée et assassinée par 7 garçons, dont son petit ami. Elle a eu les jambes et les doigts cassés, elle a été éventrée, les intestins sortis de son ventre. C'est *un* cas parmi des milliers.

Il y a un décalage phénoménal entre les droits et la réalité ; entre la démocratie comme mode de gouvernement et une société effectivement démocratique. Une caricature de Zapiro (sorte de Plantu sud-africain) ironise sur le fait que le pays ait **l'une des constitutions les plus progressistes du monde** (droit à l'eau, à l'environnement, à l'éducation et notamment concernant le genre, la race, l'orientation sexuelle etc). Le mariage gay est en vigueur depuis 2006, avec

l'adoption, mais y a créé de nouvelles vulnérabilités car le *coming-out* rend vulnérable face à l'homophobie ambiante. Il existe de fréquents « **viols correctifs** » en réunion des lesbiennes. N'oublions pas qu'il y a en Afrique du Sud **18% de séroprévalence**. On a aussi constaté la **hausse de la violence policière**, qui est une **violence quotidienne et systématique** : un quart des hommes disent avoir déjà violé, et la moitié d'entre eux ont violé plus d'une personne. La moitié des femmes ont eu des expériences de violence. On est vraiment dans une **violence de genre. Pourquoi est-ce aussi normal, quotidien, permanent, depuis des décennies ?**

D'où cette question, posée par P. Guinard : **peut-on penser la mondialisation et la violence ensemble ?** Quelques rappels historiques doivent être faits. Elle rappelle que Ghandi a vécu et fait de la prison à Johannesburg, il luttait pour les droits des Indiens là-bas. Le **Grand Trek (1840-60)** du Cap vers l'intérieur, fait par la population Boer (qui correspond à la descendance des colons allemands et hollandais) est une **colonisation boer par la violence**, marquée par des affrontements contre les Zoulous et l'exploitation de la main d'oeuvre. Les **mesures ségrégatives** étaient **déjà en place dès le 19ème siècle** : les noirs n'avaient déjà pas le droit de marcher sur le trottoir. Au temps de l'apartheid il y avait en même temps un **refus de la mondialisation** car l'Afrique du Sud était **mise au ban** (sauf pour le trafic d'armes et de diamants). C'était le temps de la **violence d'Etat contre la violence du peuple**. On peut citer les **émeutes de Soweto** dans les années 1960 : des collégiens manifestent contre l'imposition de la langue afrikaans, et luttent à coups de pierres contre des balles. Des photos immortalisent cela : il y a une **médiatisation et mondialisation par l'image**, notamment de la figure du jeune **Hector Pietersen, mort sous les balles**. Il y a donc un **lien dès le départ entre violence et mondialisation**.

Pour Myriam Houssay, les violences sont aujourd'hui reconfigurées. Il y a la fermeture des années 1960-90 qui signe un **décalage temporel avec le reste du monde**, à un moment où les échanges s'accroissent. **La mondialisation arrive avec du retard**. Au début de son travail de terrain en 1994, les voitures sont des BMW anciennes fabriquées en Afrique du Sud. Comme on le voit dans *Invictus*, **la Coupe du monde de rugby de 1995 met fin à l'isolement**. C'est une plongée brutale de l'Afrique du Sud dans le grand bain de la mondialisation ; l'impact est brutal car soudain. **On a accès à beaucoup de produits mais on y a pas forcément un accès financier, manifestation d'une violence symbolique liée aux inégalités**. On assiste à des phénomènes de polarisation sociale liée à la globalisation. Certaines industries avaient continué à exister alors que leur rationalité économique était faible et n'ont donc aucune compétitivité mondiale.

Il y a à ce moment-là des dynamiques contradictoires et complexes, qui produisent des choses hybrides et bizarres, notamment un télescopage **entre la mondialisation et la démocratisation**. Les choses arrivent en même temps. C'est par la fin de l'apartheid que l'Afrique du Sud rentre dans les circuits économiques mondiaux. **La démocratisation va vers plus d'égalité, mais la mondialisation produit plus d'inégalités**. C'est une **situation « post »** : jusqu'à quand parle-t-on d'Afrique du Sud **post-apartheid ? Cela fait 20 ans que le régime est fini mais structurellement l'apartheid est toujours là**. On est dans aussi dans une situation **post-coloniale et post-fordiste** (services). Au final, on est « après quelque chose » mais on ne sait pas vraiment où on est.

P. Guinard explore le **lien entre démocratisation et ségrégation**. **Johannesburg** a été comparée à Los Angeles (Bénet, 1998) concernant les **effet pervers de la démocratie locale** (accaparement pas les classes les plus riches ; syndrome NIMBY ; *booms, gated communities*) et la privatisation d'espaces publics. Les banlieues nord sont les banlieues les plus riches. Un **township** est au départ un mot pour dire « un nouveau quartier », ensuite pour désigner les **espaces pour les populations de couleur (noir, couleur, indiens)**. Ca n'est pas un bidonville. Il y a des maisons en dur (*matchbox*) sur le modèle de la famille mononucléaire. Les *townships* ne sont pas considérés comme des villes. **A toutes les échelle spatiales il y a une ségrégation raciale et ethnique**. Sandton est le centre économique de Johannesburg, **Alexandra** est un *township* à côté : les noirs y avaient un droit de propriété pendant l'apartheid. On a essayé de grouper quartiers riches et pauvres

mais il y a des **problèmes d'autorité métropolitaine** et de différenciation sociale entre les quartiers rénovés ou non dans Alexandra, qui connaît un embourgeoisement.

M. Houssay se demande **si la mondialisation est une construction nationale inclusive**. Elle propose l'exemple du **musée du District 6** situé dans le quartier du port, un quartier mixte, au cœur du centre-ville, rasé dans les années 1960-80. Aujourd'hui encore, c'est un grand terrain vague à côté du centre-ville. Ils ont eu l'idée de développer un **musée commémorant le quartier** grâce aux dons privés. C'est le musée d'une communauté de quartier, sur la vie quotidienne d'avant l'apartheid. Les guides du musée sont d'anciens résidents. C'est un **musée inclusif**, à la **muséographie émotionnelle et médiée** et à la dimension politique. Il y a une carte reconstruite du quartier où les gens inscrivent où étaient les choses. Le musée ne tient le coup que grâce aux **touristes internationaux**.

Pour P. Guinard, c'est la même chose avec les *mega-events*. Les Sud-africains se sont **réemparés** de leurs drapeaux. Au bureau il y avait le *Football Friday* : on portait le vendredi le T shirt de l'équipe nationale. La **Coupe du monde** a suscité un sentiment réel de **fierté nationale**. C'était le **premier mega-event sur le continent africain**. Le stade a été construit à Soweto, dans une *buffer-zone* (zone-tampon), le stade a été construit là comme un symbole. Le parallèle a été fait avec la Coupe du monde de rugby, mais le rugby est un sport d'élite blanc alors que le foot est plus démocratique, plus lié aux populations noires. La logique était « On a les capacités logistiques, de transport, on peut le faire et on le fait au nom de l'Afrique, dont on se fait le porte parole ». Cela fonde le **discours de puissance régionale**. D'ailleurs, le slogan de Johannesburg c'est « World Class African City ». Il y a une **remobilisation de la notion d'« africain »**, comme concept et non pas comme classification de la population. Pour M. Houssay, il y a un **discours de l'excellence africaine** dans les stratégies économiques des grandes firmes et des grandes villes. Par exemple, Le Cap sera la capitale mondiale du design *Le Cap, 2014*, dont le logo est « *Separated by apartheid, Reconnected by design* ». Il y a aussi un réinvestissement du discours des villes créatives.

Alors, poursuit P. Guinard, **est-ce que le mondialisation permet une construction métropolitaine inclusive ?** Comment construire l'unité métropolitaine ? Il y a des projets « touristiques et patrimoniaux » à Soweto, notamment dans le *Vilakazi Street Precint*, qui est la rue des émeutes de Soweto, de l'ancienne maison de Mandela et de la maison de Desmond Tutu (2 prix Nobel de la Paix). Johannesburg souffre d'un déficit touristique. L'idée est à la fois de **patrimonialiser l'extraordinaire et l'ordinaire** mais ils ont eu du mal à intégrer les habitants au principe participatif. **Par la mondialisation et le tourisme, Johannesburg s'insère dans le réseau mondialisé**. Cela crée une nouvelle mixité.

Pour M. Houssay, il faut arriver à **saisir les « inerties mouvantes et les changements immobiliers »** : comment saisir le changement ? à quelle échelle ? dans quels champs sociaux ? Il y a des « **temporalités du changement** » (Gervais-Lambony). Le **changement politique** est fait, il est **rapide, voire instantané** : nouvelles constitutions, succession de présidentielles. Le **changement social et économique** est **plus lent**. Une action publique y est nécessaire : discrimination positive, *Black Economic Empowerment*, programmes de rattrapage et de réduction des inégalités, bourses, allocations familiales, pour les retraités, les handicapés... Il faut mettre en place un Etat Providence, avec une Sécurité sociale (sans oublier l'importance du Sida et son coût). Il faut instaurer des politiques de logement, d'eau, d'électricité. Les lois ont des défauts mais elles sont là. **Comment envisager la question de l'inertie spatiale ? Il faut insister, à toutes les échelles sur l'espace comme support de l'apartheid, qui est « beaucoup plus inerte qu'un arsenal de loi »**. Les cartes des années 1950 avaient valeur de loi sous l'apartheid ainsi que la désignation des *Group Areas Act* (GAA). Il y avait une catégorie *colored (others)* : ceux qui ne sont ni noirs, ni blancs mais de couleur de peau sombre. Dans les années 1960 on a redessiné la carte de l'Afrique du Sud : 6 millions de personnes furent déplacées. L'exemple du Cap montre qu'en 2001, la carte raciale et du niveau de vie n'a pas changé. C'est la même chose à Johannesburg, **il n'y a pas eu de déségrégation raciale**. Les *townships* ont tendance à être plus pauvres qu'ils n'étaient.

Où sont alors les lieux du changement, demande Pauline Guinard ? Dans d'anciens quartiers blancs (déségrégés, reségrégés) ; dans les banlieues riches un peu moins blanches ? N'y a-t-il pas eu de changement dans les *townships* ? Focalisons-nous là-dessus.

Selon M. Houssay, **le changement a lieu plutôt dans les métropoles que dans les espaces ruraux**. La conséquence du télescopage entre mondialisation et démocratisation dans les campagnes a été l'épidémie du SIDA. Le tourisme fait du marketing avec l'apartheid. Que se passe-t-il dans les *townships*, espaces fossiles en terme morphologique, au paysage uniforme, espaces du contrôle et des miradors ? Nous avons des exemples de polarisation sociale et de **gentrification**. C'est le cas de **Gugulethu au Cap**, situé dans les interstices, les lieux de camps de squatteurs. C'est un des *townships* les plus anciens, donc aujourd'hui relativement proche du centre-ville (ce qui constitue un avantage comparatif). Les gens y restent car on y a ses réseaux, ses solidarités etc. Avec l'Etat Providence on peut améliorer ses conditions de vie. L'inertie de l'espace repose aussi sur le parcellaire. Il y a des **inside-gentrifiers**, c'est-à-dire une **bourgeoisie locale noire** qui se développe (hommes d'affaires etc). Dans les zones tampons on fait du logement social avec des mobilhomes ou des préfabriqués qui ont un accès à l'eau et l'électricité, à la propriété foncière, au droit de vote.

Selon P. Guinard, à **Soweto** il y a une **gentrification par des blancs**. Il y existe une auberge de jeunesse tenue par un couple mixte. Orlando West est une sorte de Beverly Hills. *Vilakazi Street* est devenu le quartier le plus cher de Soweto. **C'est devenu une banlieue, ça n'est plus un township** (au niveau du paysage), en train d'être patrimonialisée.

M. Houssay raconte qu'à Gugulethu Square, un **mall** vient d'ouvrir. C'est une révolution : **il n'y avait pas d'activités économiques légales dans les townships sous l'apartheid**. Ca veut dire qu'il y a un marché, des consommateurs, qui ont le statut de « **classe moyenne flottante** ». Là, démocratisation et mondialisation vont dans le même sens. C'est l'oeuvre d'un entrepreneur local, un millionnaire, le restaurateur Mzoli. Selon lui, il fait du développement local et en même temps il fait du profit. Il a le projet de transformer le *township* en banlieue. Le **mall** a un « *package révolutionnaire* », une rhétorique révolutionnaire : il est décoré de bas-reliefs inspirés du social-réalisme ; de poèmes avec de beaux messages panafricains. Le télescopage ici c'est en quelque sorte « Il était une fois la révolution pour le capitalisme ».

Il y a le même phénomène à Soweto (Johannesburg), le Maponya Mall a été construit en 2007, avec une statue de Mandela. L'argent de Maponya date de l'apartheid (grâce à l'économie informelle) : c'est la romance de celui qui a réussi à s'enrichir malgré la ségrégation et qui le restitue à la communauté. Selon **Gervais-Lambony**, il y a une certaine « **nostalgie de l'apartheid** », un attachement de tous (même les noirs) à certains moments de cette époque.

Au final, **les violences sud-africaines sont les héritages, les conséquences, les reflets déformés des violences dont sont porteuses les mondialisations.**

Questions/Réponses :

Q: La mobilisation de la lutte contre l'apartheid a-t-elle fait appel à la mobilisation internationale ?

R : Il faut rappeler que **la mondialisation a permis la fin de l'apartheid** : l'ANC a **mobilisé de manière pluricontinentale** pour faire cesser l'apartheid. **La mondialisation arrive donc avec une auréole**. Aujourd'hui les **réseaux sociaux très importants**, comme on l'a vu avec la médiatisation du cas d'Anine Booyen, sur lequel il y a eu des discussions avec l'Inde sur l'affaire du viol dans le bus. Il y a aussi des circuits alternatifs mondialisés, liés aux ONG.

Q: Comment se positionne la recherche française spécialiste de l'Afrique du Sud ?

R: Aujourd'hui **il y a plus de chercheurs français que britanniques qui travaillent sur l'Afrique du Sud**. Il y a une coupure avec l'ancienne colonisation, même s'il y a le cas de Jennifer Robinson. Mais **les chercheurs français restent en position de périphérie marginale**. Les contacts sont individuels et non institutionnels car la recherche française est trop désargentée. **Les chercheurs sud-africains sont plus insérés dans la recherche mondialisée que nous ne le sommes.**

Q: Quels sont les « changements immobiles » en termes de mœurs, et notamment en termes de mixité ?

R: Le pays est sous le coup d'une rupture de génération : les « *born-free* » **sont les gens qui sont nés post-apartheid**. Les écoles sont déségrégues, il y a une plus grande mobilité urbaine, des *malls*. C'est **une génération plus mobile, plus mixte**. Mais les enquêtes montrent que **les cercles de sociabilité restent monoraciaux**, même si **la coprésence est forte et infiniment moins problématique**.

Q: A quoi servent les investissements étrangers ?

R: L'Afrique du Sud est **le pays qui reçoit et investit le plus d'IDE en Afrique**. Très peu d'IDE ont fonction d'investissement local. Le problème est qu'il n'y a pas de transports en commun. **La Coupe du monde a permis de libérer des fonds pour le transport**, comme le train de l'aéroport vers Pretoria et Johannesburg, et le BIARTY (Soweto-centre ville).

Q: Y'a-t-il une classe moyenne noire ?

R: Les ***Black Diamonds/Buppies* désignent la classe aisée noire**. Elle regroupe 20% de la population soit environ 10 millions de personnes. Il y a des *gated communities* racialement mixtes : c'est aujourd'hui 75% de l'offre immobilière.

Q: Qu'en est-il de la religion ?

R: L'apartheid a été justifié comme une volonté divine, les afrikaners se considéraient comme le peuple élu. La fin de l'apartheid a mobilisé des hommes d'église. Aujourd'hui la religion y est très mondialisée.

Q: Y'a-t-il des logements sociaux ?

R: Concernant la construction de logements sociaux par l'Etat, il faut à la fois acheter un terrain et pouvoir construire dessus. Il vaut mieux construire à côté des quartiers d'origine des gens, car construire loin, dans des quartiers riches n'est pas une solution et les coupent de leurs réseaux sociaux.

A l'issue de la présentation des deux chercheurs et de l'échange avec le public incluant des élèves de classes préparatoires, on peut retenir que :

- 1) L'Afrique du Sud se caractérise par un télescopage entre mondialisation et démocratisation dans la mesure où la fin de l'apartheid (soit le processus de démocratisation) a créé les conditions pour remettre l'Afrique dans les circuits mondiaux (organisation de méga événements, comme la coupe du monde de rugby ou la coupe du monde de foot) et a permis à des groupes sociaux exclus jusqu'ici de la société de consommation d'en avoir accès.
- 2) Cette mondialisation qui s'appuie principalement sur le néolibéralisme se traduit également par une polarisation sociale que révèlent bien les inégalités sociales expliquant en grande partie la violence urbaine dans l'espace domestique comme dans les espaces publics. Cette violence est par ailleurs largement diffusée à l'échelle mondiale notamment quand elle concerne les milieux riches. Il y aurait comme une reconfiguration de la violence sous l'effet de la mondialisation
- 3) L'émergence d'une classe moyenne qualifiée de « flottante » se traduit dans le paysage urbain par la construction de *malls* dans des quartiers qui en avaient été jusqu'ici dépourvus. Ces *malls* relèvent souvent d'hommes d'affaires du quartier qui expriment une certaine fierté de leurs initiatives. Dans ces cas, le township devient en quelque sorte un quartier suburbain.

- 4) La mondialisation se traduit également par un effet de patrimonialisation de maisons où ont résidé des personnes influentes au moment de l'apartheid, outre bien entendu Mandela. La patrimonialisation crée à son tour les conditions en faveur de l'émergence de flux touristiques. Elle participe en quelque sorte de la gentrification d'anciens townships.
- 5) La remarquablement mis en évidence la manière dont le local se met en scène à l'échelle mondiale.